



CHRISTOPHER PRIEST

Conséquences d'une disparition

LUNES D'ENCRE

DENOËL



« Si des gens définissent des situations comme réelles, alors elles sont réelles dans leurs conséquences. Autrement dit, c'est l'interprétation d'une situation qui détermine l'action. »

CONSÉQUENCES
D'UNE DISPARITION

DU MÊME AUTEUR
DANS LA MÊME COLLECTION

eXistenZ™
Les Extrêmes
Le Prestige
L'Archipel du Rêve
La Séparation
Le Glamour
Les Insulaires
Notre île sombre
L'Adjacent
L'Inclinaison

CHRISTOPHER PRIEST

CONSÉQUENCES
D'UNE DISPARITION

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR JACQUES COLLIN

LUNES D'ENCRE
DENOËL

Titre original :
An American Story
Publié pour la première fois en 2018
par Gollancz, Londres.
© Christopher Priest, 2018.

Pour la traduction française :
© Éditions Denoël, 2018.

À Don Greenberg

« Dans les rares cas où un événement historique, en particulier un événement traumatisant, provoque un bouleversement émotionnel à grande échelle, il intègre la culture populaire. Bon nombre de gens vont alors rapidement se créer des convictions quant à ce qu'il s'est passé et pourquoi — façonnant en cela un récit de l'Histoire. On ne saurait surestimer la signification de ces convictions conjoncturelles. Les gens s'efforceront de donner à l'événement un sens qui demeurera en accord avec leur compréhension antérieure de la façon dont le monde fonctionne. »

Philip ZELIKOW

En ce temps-là, 2000

New York — L'histoire

« Voici toute l'histoire, m'avait-elle dit. Ce n'est probablement pas ce à quoi tu t'attends. Tu veux que je te raconte? »

Elle tenait à la main une plaquette d'information qu'elle était allée récupérer dans la boîte aux lettres, à l'entrée de l'immeuble. Le courrier provenait des bureaux d'un organisme de gestion de patrimoine sis à Édimbourg, en Écosse.

« OK », avais-je répondu. Je n'en étais qu'à ma première tasse de café. Il était encore trop tôt pour une histoire, mais elle était assise face à moi, apparemment ravie, et voulait me la faire partager.

« Je vais sauter les banalités. Voilà: "Il s'agissait, à l'origine, d'une demeure victorienne, construite en 1855 pour un homme appelé John Smith." C'était *vraiment* son nom? John Smith? C'est un peu comme *Monsieur X*, non? "La maison s'appelait alors *Swanstonhill*. Elle disposait d'un vaste domaine, incluant des forêts et des prés, et était située sur un plateau dominant le village de Port Bannatyne, sur l'île de Bute. Elle jouissait d'une vue panoramique, orientée plein nord, sur l'étroite bande de mer appelée les Kyles, qui sépare Bute de la presqu'île de Cowal." »

Nous nous trouvions dans un autre monde, bien loin de l'Écosse, assis dans son appartement douillettement fouillis

d'un treizième étage de la cent quatrième rue Est, à New York. L'unique fenêtre de la pièce donnait sur les fenêtres d'autres appartements à la même altitude, dans le bloc opposé. La lumière baignait la pièce une fois par jour, vers dix-sept heures, pour environ vingt minutes.

«Au début des années 1870, une source naturelle fut découverte à l'extrémité occidentale de la propriété. L'eau était riche en sels minéraux, et avait des vertus thérapeutiques.» » Elle avait regardé de plus près une carte insérée dans le texte, puis avait poursuivi, en se lançant dans une horrible imitation de l'accent anglais, vite remplacée par une imitation plus horrible encore de l'accent écossais. «Débuta alors la construction d'une immense extension à la maison originelle, courant plein ouest sur les hautes terres du plateau. Des ailes supplémentaires furent ajoutées, tout particulièrement celle, à l'extrémité occidentale, qui fut bâtie de façon à englober la source. À cette époque, les établissements thermaux étaient en vogue dans toute l'Europe. Les nantis y affluaient pour boire leurs eaux ou s'y baigner, afin de se remettre en forme et d'y gagner un sentiment de bien-être général.» »

Elle avait momentanément tourné la plaquette pour me montrer une photographie. Celle-ci était en noir et blanc, un peu floue; une reproduction d'une vieille carte postale. Elle représentait une rangée de petits cottages alignés sur un flanc de colline. Le bâtiment dont elle parlait se dressait derrière, en retrait sur le plateau; une impressionnante résidence victorienne, toute de toits pentus, de frontons et de flèches, et de baies vitrées. Il y avait des arbres partout.

«Les nouvelles extensions», avait-elle repris en abandonnant ses faux accents embarrassants, «incluaient une salle de pompage, un bassin d'immersion, des bains de vapeur, et des subdivisions pour les sports et les massages. Le corps principal des extensions était constitué d'un palace de quatre-vingt-huit chambres, avec de nombreux bars et salons. Toutes les suites jouissaient de la vue sur le nord. Les chambres plus modestes

se trouvaient de l'autre côté de l'hôtel, et servaient à loger le personnel des clients." » Elle avait rabaisé la feuille de papier. « Vous continuez d'emmener vos domestiques en vacances, vous, les Britanniques ?

— C'était mon habitude, mais j'ai dû me séparer d'une bonne part d'entre eux. Je n'ai plus que deux serviteurs et une femme de chambre, maintenant. Et le chef, bien sûr.

— "En juin 1879, avait-elle repris, le domaine rouvrit sous le nom d'Hôtel hydrothérapique des Kyles, et rencontra rapidement un grand succès en tant qu'établissement de luxe pour les capitaines d'industrie, avocats éminents, commerçants prospères de la riche ceinture industrielle du centre de l'Écosse ; il attirait un flot régulier de clients importants venant d'Angleterre et d'une partie de l'Europe." Pourquoi ai-je l'impression que ces gens ne me plaisent pas ?

— Tu n'as pas besoin de les aimer, avais-je répondu. Ils sont tous morts, aujourd'hui.

— "Lorsqu'ils ne profitaient pas des eaux, les clients avaient à leur disposition de nombreuses distractions : des courts de tennis, un terrain de croquet, un parcours de golf de neuf trous, une piscine, et de vastes jardins d'agrément. De grands chefs venus d'Europe œuvraient aux cuisines, et l'ensemble du service dans le reste de l'hôtel était considéré comme excellent." OK, c'est là que cela commence à devenir plus intéressant. "L'Hydro fut exploité jusqu'au déclenchement de la Première Guerre mondiale, date à laquelle il dut fermer ses portes. Il rouvrit après la guerre, mais à une échelle nettement moindre. Quoique la source thermale restât disponible, l'hôtel avait évolué vers un fonctionnement plus conventionnel et plus moderne. Lorsque la Seconde Guerre mondiale éclata en 1939, l'hôtel dut de nouveau fermer. Il avait été réquisitionné par la Royal Navy, et l'appellation officielle de l'établissement devint *HMS Varbel*." Ils en ont fait un *navire* ?

— Il est de convention dans la marine, avais-je expliqué, de considérer les établissements terrestres comme des bâtiments.

— “Opérant à partir du *Varbel*, des hommes de la Royal Navy servirent durant toute la guerre avec honneur et bravoure. Ils étaient généralement assignés à des sous-marins de poche et à des torpilles pilotées, dont le succès le plus notable fut l’immobilisation du cuirassé *Tirpitz* dans l’Altafjord, en Norvège.” »

Elle avait retourné la feuille. Survolé quelques lignes.

Puis elle s’était remise à lire : « À la fin de la guerre, la Navy restitua l’hôtel à ses propriétaires. Il fut rendu impeccablement nettoyé et inaltéré, mais en raison de son grand âge et du fait qu’il avait été impossible, durant le conflit, d’effectuer les moindres travaux d’entretien, l’Hydro n’était plus en état de redevenir un hôtel. Le coût estimé d’une rénovation étant astronomique, le bâtiment resta inutilisé. Cela demeure son statut actuel. Il est intact, mais désaffecté.” Génial ! Nous, nous saurons quoi en faire !

— En quoi est-ce génial ? Et comment as-tu obtenu ces informations ?

— Je les ai demandées. Nous cherchons un vieil endroit macabre pour la convention de l’année prochaine. Nous nous étions dit qu’un château écossais serait idéal, mais cela me semble convenir encore mieux.

— Ah oui », avais-je dit.

Elle s’appelait Lil, et j’étais amoureux d’elle. Elle avait une petite trentaine, travaillait pour un grand éditeur new-yorkais, et durant ses loisirs, elle et quelques-uns de ses amis consacraient de longs week-ends à des conventions. Je savais exactement dans quel genre de conventions elle aimait aller. Elle voulait que je l’accompagne à la prochaine.

Mais cela n’était pas destiné à être — moins d’un an plus tard, Lil serait morte.

En ce temps-ci

Deux personnes que j'avais connues

Me vinrent inopinément des souvenirs de deux personnes que j'avais autrefois connues. L'une aux confins de mon existence, l'autre au tréfonds de mon cœur. Il n'y avait aucun lien direct entre elles, du moins pour ce que j'en savais, sinon le fait que je les connaissais; pourtant, la nouvelle que l'une était morte me rappela inexplicablement le décès de l'autre.

Je m'étais réveillé avec un sentiment de sérénité. J'étais seul dans le lit — ma compagne, Jeanne, était en voyage et n'allait pas être de retour avant encore trois jours. La maison était calme, parce que Jeanne avait emmené nos deux jeunes fils. Il ne retentissait plus aucun des éclats du chaos domestique habituel: le réveil des garçons, leur habillage, la préparation du petit déjeuner dans une précipitation générale qui faisait oublier diverses choses, quelques cris sporadiques et les portes qui claquent.

Chaque fois que Jeanne était en déplacement, je dormais avec les rideaux ouverts, à cause de la vue sur le firth. Jeanne disait que la lumière du jour la réveillait trop tôt, mais moi, j'aimais me tourner et observer ces eaux paisibles, apercevoir le premier ferry en partance pour le continent. Ce matin, le soleil brillait, et de l'autre côté du firth les montagnes d'Argyll étaient vertes et sombres.

La radio était restée allumée toute la nuit à bas volume, mais je montai le son pour écouter les informations. À mi-course dans les grands titres fut annoncée la nouvelle du décès du mathématicien Kyril Alexeyevich Tatarov, russe de naissance. J'en fus plus affecté que je ne m'y serais attendu, parce que, bien que je ne l'eusse rencontré que deux fois, Tatarov était un grand homme, et qu'il m'avait reçu à une époque où toute entrevue était réputée quasi impossible à obtenir. C'était un être complexe et plein de contradictions, d'une intelligence hors norme parce qu'il n'y avait pas de normes pour ce genre d'esprits, mais étrange et affecté de nombreuses faiblesses humaines. Les deux fois, il avait eu à mon égard de petits gestes de bienveillance inespérés.

Je patientai le temps que la nouvelle fût développée après les titres, en pensant à lui. Le présentateur y arriva, et parla avec justesse et précision de Tatarov : un théoricien brillant, spécialiste de la géométrie et de la topologie, lauréat de la médaille Fields et du prix du Millénaire, né en Union soviétique en 1932 et exilé aux États-Unis avec sa famille alors qu'il était enfant. Son père statisticien, sa mère professeur. Tatarov avait passé la majeure partie de sa vie d'adulte à travailler dans une université américaine, sa carrière et ses accomplissements uniques restant globalement ignorés de tous, en dehors du petit monde intellectuel dans lequel il évoluait.

Sa disparition tapageuse et inexplicquée de 2006 fut évidemment mentionnée — elle ne lui avait en rien ressemblé, mais demeurait l'un des rares événements de sa vie connus du grand public. À l'époque, ce mystère avait été rapporté et suivi par les médias des deux côtés de l'Atlantique. La plus grande partie des spéculations induites avaient été salaces et déplacées : des rumeurs de femme fatale, de livraison de secrets à un ancien agent du KGB, de projet de kidnapping pour le ramener en Russie... Il n'y avait en tout cela pas une once de vérité, mais sa disparition ne fut jamais expliquée.

L'alerte avait été lancée lorsqu'il ne s'était pas présenté à un

séminaire de l'Institut Courant de l'université de New York. Il n'avait fait mention d'aucun projet de voyage, son appartement sur le campus était fermé à clé, il n'avait laissé ni message ni explication. Étant donné l'effervescence politique dans la Russie de l'époque, il y avait eu des spéculations sur un possible enlèvement par le KGB ou le FSB — l'absence de démenti en provenance de Moscou avait même paru un temps conforter cette hypothèse; mais il n'avait pas été présenté ou exhibé devant la presse en tant que réfugié venu de l'Ouest. Et une telle chose eût de toute façon paru singulière, si longtemps après l'effondrement de l'Union soviétique. Cerise sur le gâteau, le FBI avait rendu publique la copie numérisée d'un billet d'avion daté du jour de sa disparition, le plaçant dans un vol à destination de Londres-Heathrow depuis l'aéroport JFK de New York, et correspondance vers Glasgow. Cette partie du mystère n'avait jamais été complètement éclaircie, même si un journaliste du *New York Times* avait plus tard retracé le numéro du billet jusqu'à un autre passager ayant réservé sur le même vol, mais qui n'avait pas la moindre relation avec Tatarov, et ne s'était pas présenté à l'enregistrement.

Quelques semaines plus tard, Tatarov avait tranquillement réapparu à l'Institut Courant, sans rien dire ni donner la moindre explication, et avait repris son travail.

Peu après, cet incident avait inspiré un film. Ce n'était pas un bon film et il avait été rapidement oublié, mais le rôle principal y était tout de même tenu par un acteur célèbre, et il m'avait rapporté quelque argent. Pour en avoir écrit le scénario, j'étais en partie responsable de la médiocrité du film. Je n'avais jamais écrit pour le grand écran auparavant, et ne l'ai plus refait depuis. On avait fait appel à moi parce que j'avais publié deux reportages sur Tatarov dans des magazines, lesquels constituaient la majeure partie de l'information disponible à son sujet. Le producteur n'était pas censé découvrir — et je m'étais assuré qu'il n'apprit jamais — que je connaissais la

véritable histoire de la disparition de Tatarov. J'étais lié par un serment de confidentialité.

J'avais rencontré Kyril Tatarov pour la première fois durant moins d'une heure, un après-midi, pour une interview qu'il m'avait accordée. C'était en 1996. J'étais un jeune journaliste, et Tatarov un professeur titulaire à l'Institut Courant de New York. Il était alors en milieu de soixantaine.

L'interview s'était révélée difficile — comment se prépare-t-on à une entrevue avec un génie? Je n'avais pas été très bon. Il me prêtait un niveau de mathématiques que je n'avais pas. Il s'exprimait de façon discursive, avec d'incessantes références à des sujets dont je ne savais rien. Il parlait vite, en s'enfonçant dans son siège les yeux clos ou mi-clos, le flot de ses paroles se déversant sans retenue, avant de s'interrompre soudain sans avertissement. Il s'attendait à ce que ma question suivante jaillît immédiatement. Son esprit était absorbé par la démonstration d'une chose appelée la conjecture de Pèlerin, un problème topologique appartenant à la théorie des nœuds, qui restait à démontrer depuis que son postulat avait été énoncé par le grand mathématicien français Jean-Louis Pèlerin, au début du xx^e siècle.

Je n'étais pas mathématicien, mais journaliste indépendant, réalisant un reportage pour un magazine de vulgarisation scientifique. Je m'étais renseigné sur le sujet autant que j'avais pu, mais je n'avais pas le bagage nécessaire pour discuter avec Tatarov de façon sérieuse. La Pèlerin était un problème ésotérique dans une discipline déjà généralement considérée comme hermétique.

Je dois reconnaître que le professeur Tatarov en avait rapidement pris conscience, et qu'à sa façon il s'était efforcé de simplifier et d'expliquer ce qu'il disait, mais c'était encore très loin de m'éclairer. À la fin de l'interview, il m'avait offert les notes que l'un de ses étudiants avait rédigées, dans l'espoir que cela rendrait les choses un peu plus compréhensibles. J'avais

quitté l'Institut Courant penaud et embarrassé, mais avec une impression particulièrement bonne du professeur Tatarov.

J'étais ensuite parvenu à transcrire l'enregistrement de ce qu'avait dit Tatarov avec suffisamment de précision pour que l'interview parût censée — peut-être élémentaire aux yeux d'autres mathématiciens, mais à la portée des lecteurs. À la parution, le professeur Tatarov ne s'était plaint d'aucune erreur, mais à en juger par les quelques commentaires qu'il avait faits durant l'interview sur le magazine pour lequel je travaillais, j'avais surtout supposé qu'il ne lirait probablement pas l'article. Quoi qu'il en soit, ma carrière de correspondant scientifique y avait gagné quelque crédibilité, et quelques semaines plus tard un magazine d'envergure nationale m'avait proposé un contrat pour des contributions régulières. Je m'en étais senti redevable au professeur Tatarov.

La brève nécrologie radiophonique fit également mention de l'unique autre fois où Tatarov avait connu la notoriété. Il avait été cité pour la médaille Fields, et avait voulu la refuser, mais il avait changé d'avis sous la pression de ses collègues. Un an après, il avait remporté le prix du Millénaire — qu'il avait de nouveau voulu refuser, puis s'était résolu à accepter suite à l'amicale persuasion de son entourage. Avait ensuite couru la rumeur d'un prix Nobel, bien qu'il n'y eût pas spécifiquement de prix Nobel de mathématiques. Il avait été interviewé par la télévision. Les premières questions avaient porté sur sa disparition de 2006, mais il avait refusé de répondre. Il lui avait alors été demandé pourquoi il déclinait systématiquement les plus grands honneurs de son domaine. On l'avait pressé de dire s'il accepterait le Nobel, dans le cas où il lui serait attribué.

Le professeur Tatarov s'était emporté devant l'insistance des questions, et ses réponses avaient perdu toute cohérence. Son apparence physique, ses cheveux fous, son regard bleu intense, ses sourcils broussailleux, sa denture irrégulière, son visage empourpré en firent brièvement l'archétype de l'universitaire

reclus. Son comportement l'avait fait paraître excentrique, brillant, attachant, démesuré, un peu fou.

L'interview avait été écourtée, mais elle était devenue virale sur Internet presque aussitôt après. C'était là que je l'avais vue, et j'en avais été désolé pour lui. Il était fantasque, hautement spécialisé, obnubilé par des idées et concepts complexes, et totalement inadapté aux frivolités enjouées d'un présentateur de télévision.

Voilà qui était Kyril Tatarov, qui venait de mourir. Il avait un peu plus de quatre-vingt-dix ans.

L'autre

Et puis, il y avait l'autre. La raison pour laquelle la mort de Tatarov à un âge canonique m'avait rappelé encore une fois Lil — Lilian Viklund — ne me parut pas immédiatement évidente. Ils eussent difficilement pu être plus dissemblables en tant que personnes, leurs morts étaient distantes de plus de deux décennies, et ils occupaient des places totalement différentes dans mes souvenirs et dans mon cœur.

À la fin du bulletin d'informations, je coupai la radio et restai étendu, laissant les souvenirs de Lil m'envahir et se substituer à ceux de Tatarov. Je n'avais plus pensé à elle depuis bien longtemps, au moins plusieurs mois, même si j'avais été profondément affecté à l'époque de son décès.

C'était ma petite amie, elle était morte, cela m'avait détruit, mais j'avais poursuivi mon chemin et reconstruit une vie sans elle. L'énoncer aussi froidement est une juste façon de décrire ce qu'il s'était passé, mais, en fait, tout dans sa mort avait été traumatisant. Lil était mon amante, mon amie, mon intime, et jusqu'au jour de sa mort j'avais supposé qu'elle serait mon avenir. Puis elle m'avait été prise avec violence et cruauté.

Les années qui avaient suivi s'étaient enchaînées, le choc de la nouvelle et la douleur de la perte s'étaient atténués, mais

Enfin, la version officielle est disponible en livre de poche et en ligne.

L'épigraphe du roman est tirée du *Rapport final de la commission nationale sur les attaques terroristes contre les États-Unis*; il s'agit techniquement d'un extrait de la postface de Philip Zelikow, «*Afterword: The Twilight War*», © 2011 W.W. Norton & Company, Inc., in «*The 9/11 Commission Report: the Attack From Planning to Aftermath* by National Commission on Terrorist Attacks», utilisé avec la permission de la W.W. Norton & Company, Inc.

Christopher PRIEST
Île de Bute, 2018



2000. Ben Matson noue une relation passionnée avec Lilian Viklund. Il ne le sait pas encore mais, dans moins d'un an, la jeune femme aura disparu.

Plus de vingt ans après, le décès de Kyril Tatarov, un scientifique de renom que Matson a jadis interviewé, fait la une des journaux, alors que les débris de ce qui ressemble à un avion sont retrouvés dans l'Atlantique, à une centaine de miles des côtes américaines. Ces deux événements, a priori sans rapport, replongent inexorablement Ben dans les souvenirs de son histoire avec Lil. Se pourrait-il qu'il y ait un lien entre la disparition de la jeune femme, celle de Tatarov et celle d'un avion inconnu ? Et le monde que nous connaissons serait-il en train d'en subir les conséquences ?

Christopher Priest entremêle avec brio les différents fils de son histoire et l'Histoire. Conséquences d'une disparition propose une perspective nouvelle sur un événement récent et marquant de l'histoire contemporaine : les attentats du 11 septembre 2001.

Christopher Priest a connu un succès mondial avec *Le Prestige*, adapté au cinéma par Christopher Nolan. Il est aussi l'auteur du classique de la science-fiction, *Le Monde inversé*.

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR JACQUES COLLIN
ILLUSTRATION D'AURÉLIEN POLICE